

Pour endormir ma mort

Anne Dandurand

Number 19, Fall 1983

Nouvelles et récits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15895ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dandurand, A. (1983). Pour endormir ma mort. *Moebius*, (19), 49–50.

ANNE DANDURAND

Pour endormir ma mort

Il faut du talent pour le bonheur, un combat, pas de complaisance, de la lucidité. Il y a un an que je m'applique au bonheur. Mais le temps court si vite que tout à coup ce matin en m'éveillant ma mort m'apparaît.

Je la connais bien, nous nous rencontrons régulièrement. Je n'ai qu'une seule façon de résister à ses avances, lui conter une histoire, neuve et intrigante, pas de nucléaire, de Pologne ou d'Amérique du Sud, ça elle connaît trop bien.

Alors assieds-toi près de moi, ma mort si pressante, cale-toi dans les coussins parfumés que j'essaie encore de t'endormir.

«C'est la nuit. Mon amant dort, bien enclavé dans mes bras. J'ai appris un nouveau tour de Jeanne Couteau la sorcière. Il me faut ton sommeil profond, mon bel amour, un sommeil de mort, si je veux bien réussir mon coup. Et là dessus, je n'ai aucun doute. Ce soir, au dessert, souviens-toi de ce gâteau, cette religieuse si délicate, si odorante, que je n'ai pas touchée. Elle cachait dans sa crème un narcotique puissant, du datura haché fin. Et comme j'aime te voir manger ce que je concocte. Tu y mets tant d'enthousiasme! Tu t'est assoupi très vite, sans même avoir le temps de t'interroger. Je t'ai déshabillé tout doucement. Je me suis glissée, nue, le long de ton dos.

Toute la chambre attend. Les poupées aux yeux de verre ont repris leur souffle nocturne, les meubles palpitent pesamment.

Je te respire, ô l'odeur heureuse de ton corps, je touche, à peine des paumes ta poitrine si satinée, je te mords la nuque un peu, pour voir si tu dors toujours, tu ne bronches pas. Avec mon genou, je pousse ta jambe, tes cuisses s'ouvrent, je promène mon genou entre tes fesses dont la forme m'émeut tant, j'effleure tes testicules, et tu as beau dormir, tu bandes tranquillement. Du bout des ongles j'agace ton sexe qui me répond avec des battements, je te flatte du creux des mains, surtout là, ce point si sensible entre les couilles et la queue.

Soudain j'arrête. Dors-tu toujours? Je me soulève, te scrute. Mais ton visage est si calme, tes rides et tes soucis ont fui, le sourire du sphynx se dessine sur ta bouche. Amour, mon bel amour. Je me colle plus étroitement à toi. J'enserme tes jambes des miennes. J'étreins ton sexe des deux mains. L'enchantement se déclenche.

Le lit bascule, le gouffre s'est ouvert dessous, enlacés nous nous effondrons dans le vide. Il est heureux que tu dormes, ce qui va venir ne te plaira peut-être pas.

Nous tombons dans mon passé. Les fantômes les plus récents remontent déjà vers nous, ceux que j'ai aimés et qui ne m'aimaient pas. Celui-ci, qui me prenait pour une autre et qui s'accrochait à son obsession, nous frôle en premier. Il a gardé sa tête et son torse, mais ses membres ont ridiculement raccourcis, des jambes et des bras de bébé.

Et cet autre qui me menait toujours ouvre à présent une gueule gigantesque, baveuse, à l'haleine insoutenable. Le troisième, les poignets maintenant soudés au sexe, se branle éternellement, la face convulsée. Je n'ai pas peur d'eux, pauvres revenants difformes. Le troupeau derrière eux s'épaissit, spectres tordus des souffrances oubliés. Je ferme les yeux, nous poursuivons notre descente à travers cette glaire évanescence, ces gémissements glacés. Puis peu à peu je n'entends plus que le sifflement de notre chute.

Tiens, ça sent la lessive fraîche, le soleil de quatre heures, et la fourrure chaude d'un chat. Les moments heureux nous entourent, petites fumées graciles et fugaces. Dommage que tu dormes, cette partie du voyage t'agrèerait sûrement. Mais tout cela est si court, déjà envolé au-dessus de nos têtes.

Enfin nous atterrissons sur un sol souple et rose. Nous sommes arrivés mon bel amour. Voici les limbes où ni notre passé ni notre présent n'ont accès.

Pour un temps indéfini, ce nom lieu exquis nous préservera du nucléaire, de la Pologne, de l'Amérique du Sud et de la mort.

Pour remonter au présent, il faudrait que tu me caresses pendant mon sommeil. Mais je ne crains rien, je ne te dirai pas le truc, et surtout, je vais garder les yeux bien ouverts.»

Ce texte a été lu par Louise Portal, à l'émission «Alternances», à la radio de Radio-Canada.